

Le Tableau périodique des éléments révolutionnaires

Notes de lecture sur l'ouvrage de Frédéric BRAHAMI, *La Raison du peuple. Un héritage de la Révolution française (1789-1848)*. Un Vol. de 304 p. Paris, Les Belles Lettres, 2016. Prix : 25,90 €. ISBN 978-2251445922

La Raison du peuple est un livre sur la Révolution française, ou plutôt, sur les perceptions et les problèmes liés à cet événement qui nous paraît désormais un peu familier, puisque nous « vivons dans le monde institué par 1789 » (p. 11), et que, de ce point de vue, cette période de grands bouleversements représente « la grande réussite » de l'idéal d'autonomie, car elle a accouché de « l'institution moderne de l'État représentatif garant des droits » (p. 11). Mais cette perspective sur la Révolution, c'est la nôtre ; or, l'ouvrage nous propose d'en adopter une nouvelle, ou, pour mieux dire, une plus ancienne : la perspective de ceux qui ont reçu la Révolution comme une expérience brutale avec laquelle il fallait bien faire quelque chose. Le texte nous propose de faire retour à « l'expérience fondatrice » (p. 13) de 1789 pour identifier les effets théoriques et les conséquences pratiques engendrés par cette expérience sur la pensée des modernes. L'auteur montre, ainsi, en quoi 1789 fut une expérience fondatrice : cette date l'a été en tant qu'expérience traumatique dont l'impact a commandé un remaniement en profondeur de la grammaire conceptuelle du politique dont nous sommes les héritiers.

La Raison du peuple n'est dès lors pas un livre sur la Révolution française telle qu'elle s'est déroulée, en tant que fait historique, pour déboucher sur le triomphe qu'elle nous paraît être désormais ; l'ouvrage est plutôt une enquête philosophique sur les impressions et les séquelles issues d'une expérience vécue par des philosophes, des historiens et des publicistes, ayant, à tort ou à raison, interprété ce qu'ils vivaient comme un « traumatisme » (pp. 31-39). Beaucoup d'entre eux ont en effet perçu 1789 comme une « véritable apocalypse » (p. 31) emmenée par de véritables « *docteurs en guillotine* » (p. 32). Voici pourquoi c'est les vicissitudes de ce désastre – concentré dans le moment de la Terreur, qui en incarne la vérité pratique – que l'auteur propose de suivre sur un temps court et un temps long : sur une période chronologique « brève » qui va du 20 juin 1792 au 25 février 1848, de l'origine du traumatisme à sa fermeture un demi-siècle plus tard avec la proclamation de la Deuxième République ; et sur une période longue de l'histoire de la philosophie morale moderne, qui commence au 18^e siècle avec la mise en place du « schème éthocratique » et qui trouve son terme (provisoire mais nullement définitif) au 19^e siècle avec la constatation d'une « raison du peuple » que doit permettre d'établir une science sociale du politique.

En effet, parmi les réactions qui se sont faites jours devant le traumatisme révolutionnaire, il en est une, le progressisme, qui s'efforce de faire advenir quelque chose de 1789. L'effort de cette pensée, qui est opposé au libéralisme, et de laquelle est né la pensée sociologique, consiste, d'une part, à observer dans les mœurs ce que la Révolution n'aura pas su détruire, mais aussi, d'autre part, à entrevoir ces mœurs comme un héritage du temps, un héritage par lequel les individus peuvent être liés en société et les sociétés entre elles. Deux opérations qui conduisent les progressistes à redéfinir l'enjeu d'un gouvernement : celui-ci ne peut consister en un arrachement brutal des traditions et des temps passés, mais en une transformation qui s'appuie sur les tendances déjà à l'œuvre dans la société, qui a sa rationalité propre, et que devra découvrir une science sociologique. C'est à la lumière de ce problème qu'on peut comprendre le double objectif qui oriente l'enquête de l'auteur sur les impressions et les séquelles post-traumatiques de la Révolution. Il s'agit de raconter « l'histoire des problèmes » (p. 26) liés à cette expérience, mais aussi, ce faisant, de « restituer quelques étapes de la pensée sociologique » (p. 279, n. 1) qui est née avec la réaction progressiste aux faits politiques de 1789. Au total, cette entreprise revient à « raconter la naissance » (p. 277) d'une

Raison dont le peuple est souverain, en suivant celle-ci à tous les états de sa croissance, à partir d'un fil conducteur : « *l'offense* » (p. 26) qui fut faite au temps par la Révolution et qu'il s'est agit pour les contre-révolutionnaires d'appréhender.

Cette approche permet à l'auteur de saisir les différents niveaux de complexité atteints par le bouleversement de 1789. De la Révolution française on ne retient le plus souvent que le récit libéral où se trouve mise en valeur la dimension politique de l'événement ; mais l'auteur montre parfaitement que, par-delà l'avènement d'un État représentatif, le fait révolutionnaire enveloppe des effets *affectifs* quant à la manière de ressentir la temporalité, mais aussi des conséquences spéculatives autant que morales, comme l'invention de l'hypothèse d'une volonté sociale, l'affirmation d'une Raison historique, et la proclamation de mœurs positivistes et démocratiques. Partant d'une expérience fondatrice, le problème de l'offense faite au temps par un peuple écartelé entre la nécessité de son émancipation et la violence induite par la découverte de sa souveraineté, l'auteur reconstitue, avec une clarté jamais démentie, ce qu'il appelle le « dispositif théorique des modernes » (p. 13) dont les catégories cardinales sont « la volonté, la conscience et le savoir » (p. 17).

Cette reconstitution permet finalement d'établir un *tableau périodique des éléments révolutionnaires*. Dmitri Mendeleïev classe en effet les éléments par groupe chimique et en ordre de masse moléculaire relative, tandis que Frédéric Brahami, lui, recompose une table de catégories post-révolutionnaires en fonction de grandes familles idéologiques et d'après la réponse que chacune d'entre elles apporte aux énigmes révolutionnaires. Par cette opération se trouve reconstituée l'arborescence foisonnante de la pensée philosophique contre-révolutionnaire. Devant une même expérience apparaissent plusieurs réactions : le conservatisme, le libéralisme et le progressisme. Toutes proposent toutes une interprétation de 1789 ; chacune, une conscience intime du temps qui passe ; une lecture du projet d'autonomie qui est fondée sur une logique elle-même tributaire d'hypothèses et d'exigences déterminant une conception déterminée de l'individu, de la politique, de la rationalité philosophique en général, et, en un mot, du *dispositif* des modernes.